

REFLUX
Franck Membribe
Editions du Horsain 2020

Recraché

De minuscules vagues berçaient mon corps sur le rivage. Echoué dans la douceur de l'aube, je revenais à moi peu à peu. Les rayons obliques du soleil levant irradiaient tendrement à travers mes paupières closes. Cette sensation de voile laiteux, la tiédeur de l'eau, une brise caressante, la finesse du sable quartzique au creux duquel ma tête s'était moulée, le susurrement de la mer, tout concordait à mon maintien dans cet état second. J'aurais pu rester là des heures, semi-conscient, dans l'ignorance totale de l'heure, du jour, du lieu, croyant ouvrir les

yeux dans l'obscurité de ma chambre ou la promiscuité encensée d'un cours de yoga.

Soudain une infime vibration vint troubler la quiétude de l'air. Insidieuse comme les prémices d'une rage de dents. Cette sensation désagréable se reproduisit à plusieurs reprises. Elle perdura. D'intermittente et lointaine, elle devint entêtante. Un bourdonnement saccadé, agressif, croissant. Le fracas d'un rotor, enfin identifié, vint définitivement briser cette fragile harmonie. J'ouvris les yeux sur un hélicoptère en stationnement à la verticale. Ses pales brassaient mon espace vital avec une énergie furieuse soulevant des paquets de sable. Mon rythme cardiaque s'emballa.

À ce moment seulement je me rendis compte que j'étais nu. Nu comme un ver ! Quelle était donc cette mauvaise blague ?

Une silhouette casquée en uniforme se pencha d'un côté de l'appareil. L'intrus me fixa quelques secondes. Je me crus obligé de faire un petit geste de la main. Non monsieur, je ne suis pas un cadavre ! Le pilote manœuvra son engin en décrivant un demi-cercle jusqu'à une zone d'atterrissage naturelle dominant la plage. Dans un réflexe de pudeur incontrôlé, je scrutai du regard mon environnement immédiat à la recherche d'un objet ou d'un débris quelconque pouvant jouer le rôle de cache-sexe. A mon grand désespoir, le rivage était comme au commencement du monde. Immaculé. Des algues très allongées comme des lanières de caoutchouc flottaient entre deux eaux. J'en empoignai un paquet pour tenter de m'en faire des grègues d'atlante.

Le copilote en treillis bleu descendit de l'hélicoptère puis se dirigea droit sur

moi à petites foulées. Pour tenter de me donner une contenance, je redressai le torse et me tins appuyé sur les coudes à la frontière indécise du sable et de l'eau, comme le touriste lambda devant son hôtel club posant pour la photo en souriant à bobonne. La visière opaque de son casque intégral reflétait le clapotis des vagues. Il s'accroupit pour vérifier d'un coup d'œil expert mon intégrité physique, puis il me tendit une couverture de survie. L'individu retira son casque. Surprise ! L'intrus était une intruse aux formes peu généreuses que la rigueur de l'uniforme m'avait fait prendre pour un marin pompier volant. Ses cheveux noirs très longs étaient disciplinés en une natte unique tressée à la perfection et enroulée sur elle-même. Des yeux assortis dévoraient son visage oblong. Une légère dissymétrie de ses traits me la rendit immédiatement sympathique. J'abhorre

la perfection. La perfection des visages en particulier. Une beauté sans défaut est une beauté suspecte.

— Vous pouvez parler ? me demanda- t- elle en italien.

Oui et je sais faire un tas d'autres trucs extra, pensai- je très fort en acquiesçant de la tête sans prononcer un mot.

— Bon, si vous me comprenez, c'est déjà bien. Est— ce que vous pouvez vous lever ?

Je pris conscience à cet instant seulement que je souffrais de courbatures. Après avoir déployé la couverture dorée autour de ma taille, je réussis à retrouver un semblant de dignité en me hissant sur mes deux jambes engourdis.

— Vous parlez français ? réussis-je à articuler.

— Oui. Nous n'avons pas de brancardier et le pilote n'a pas le droit de

couper les gaz, c'est le règlement. Ce serait trop risqué pour le moment de toute façon. Il va falloir que vous marchiez jusqu'à l'hélicoptère, mais je peux vous aider. Vous vous sentez ?

— Qu'est-ce que je fais ici ?

— Vous êtes un miraculé... Venez, il ne faut pas rester au bord de l'eau.

La jeune femme semblait inquiète comme si un terrible danger rôdait sur cette plage déserte malgré le grand beau temps. Le casque à la ceinture, elle passa mon bras gauche autour de son cou, me prit par la taille et nous remontâmes l'étendu de sable humide puis le talus jusqu'à l'hélicoptère. On aurait dit que la mer venait de se retirer comme lors des grandes marées. En Méditerranée cela n'arrive jamais. Sauf après le déluge.

Elle m'aida à me hisser sur la banquette arrière avant de prendre place à côté du pilote. Nous nous élevâmes pour

flotter dans le décor. Ce petit frisson étrange, je l'avais déjà ressenti il y a longtemps de cela. Dans un hélicoptère beaucoup plus gros même si ce détail n'avait aucune importance dans l'instant présent. Ce devait être mon baptême de l'air. Et je portais aussi un uniforme. Un uniforme bleu me sembla- t- il. Ma mémoire vacillait. Je commençais à avoir faim, soif, mais le bruit des turbines et les émanations de kérosène m'incommodaient.

— Je m'appelle Enza monsieur, me dit- elle en me tendant une gourde. Ne buvez pas trop vite.

J'ai horreur qu'on m'appelle monsieur ! Mais pourquoi me souvenais- je de cela ? Le reste n'était que brouillard tourbillonnant dans ma tête. Je me sentais aspiré dans un vortex cérébral.

— Il n'y a pas d'autre survivant sur l'île, poursuivit-elle en ayant l'air de s'excuser.

Cette affirmation ne me fit ni chaud ni froid. Sur le moment.

Le pilote lui fit remarquer qu'elle n'avait pas remis son casque. Elle s'exécuta. Il devait être le chef. Vue d'en haut, l'île de mon naufrage ressemblait à une tortue marine. Je me suis endormi en pensant qu'on devait en avoir vite fait le tour.

Monsieur X

Je me réveillai quelques heures plus tard dans un lit d'hôpital. On m'avait enfilé ce genre de camisole bizarre qu'on vous impose avant de passer en salle d'opération. Nous étions deux dans la chambre, mais l'autre occupant semblait dans le coma ou endormi profondément ce qui revenait au même. Un coup d'œil rapide sur le bloc suspendu à mon pied de lit me consterna. Tout était écrit en italien. Ma fiche d'admission portait l'entête : *Hôpital Brotzu, Cagliari*. A la place du nom, on avait porté l'inscription suivante : *sconosciuto*. Inconnu ! Enza entra dans la chambre, souriante, mettant fin provisoirement à ma stupeur. Ses cheveux défaits étaient encore plus longs que je le pensais. Elle avait troqué son uniforme contre un jean et un tee- shirt.

— Est- ce que ça va ? me demandait- elle simplement en s’asseyant sur un tabouret.

Elle parlait avec un léger accent que je n’avais pas relevé la veille probablement à cause de mon état, de mes facultés réduites. Il m’était resté assez d’énergie pour évaluer la taille de ses seins, m’étonner de la longueur de ses cheveux, mais je n’avais pas remarqué son accent. Pour quelle raison, je ne pourrais pas le dire.

— Physiquement je ne me sens pas trop mal. Cependant j’aimerais que quelqu’un m’explique ce que je fais ici. Je ne me souviens plus de rien...

Enza me tendit alors un journal français qui titrait :

Un mini tsunami balaye l’île du Mal de Ventre au large de la Sardaigne.

Un peu plus loin l’article précisait qu’une douzaine de personnes, dont

plusieurs ressortissants français en séjour sur l'îlot, avaient été emportées par le raz-de-marée. Un seul survivant aurait été récupéré par les services de secours.

— L'unique rescapé, c'est moi ?

— Pour l'instant.

— Qui étaient tous ces gens ? Je les connaissais ?

— Je pensais que vous pourriez nous le dire.

— Je suis certain d'être déjà venu en Sardaigne, mais ce que j'ai fait ces derniers jours ou ces dernières semaines, voire depuis des mois ou des années, je ne m'en souviens absolument pas. J'ai perdu la notion du temps.

— Vous avez subi un choc. La mémoire vous reviendra. Mais il est impossible de savoir quand.

— Vous êtes médecin ?

— Oui.

— Je suis bon nageur, je crois. C'est peut-être ce qui m'a sauvé. Mais j'ai oublié jusqu'à mon nom, c'est idiot, n'est-ce pas ?

— Non ce n'est pas idiot, c'est le choc. Le consul de France s'occupe des formalités. Votre identité ne restera pas longtemps un mystère.

— Quel jour sommes-nous ?

— Le premier septembre.

— J'étais peut-être en vacances. Je devrais sans doute reprendre mon travail. En France ? Je ne me suis jamais senti aussi bête...

— Vous ne souffrez d'aucune lésion. L'équipe de service vous a longuement examiné pendant votre sommeil. Vous avez même passé un scanner. Nous estimons qu'au moment où vous avez réussi à rejoindre la côte, vous étiez au bord de l'épuisement. Quand il s'agit de sauver sa peau, on puise dans ses réserves

une énergie insoupçonnée, mais cet effort se paye. Le tsunami a atteint l'île peu avant minuit. Nous n'avons pu intervenir qu'hier matin. Vous avez peut-être nagé pendant des heures... Il faut que vous soyez patient.

— Les autres n'avaient pas assez de réserves ?

En prononçant « les autres » spontanément, j'ai pensé subitement que j'avais peut-être perdu des proches. Et pourtant toute cette histoire me paraissait étrangère. Un tsunami ! Comme à la télé. Je n'en revenais pas.

— Tant que nous ne retrouverons pas les corps, nous ne pourrons rien conclure de définitif.

— Y a-t-il eu d'autres victimes sur la côte sarde, je veux dire en dehors de l'île ? L'article du journal ne le dit pas.

— Quelques blessés, des dégâts matériels. Deux ou trois personnes qui

manquent à l'appel mais leur absence n'a pas obligatoirement de rapport avec la catastrophe. Le problème de Malu Entu, c'est qu'elle est plate. Moins de vingt mètres à son sommet.

— Malu Entu ?

— *Malu entu* en sarde ça veut dire mauvais vent, les italiens ont compris *mal di ventre* et ils n'ont pas cherché plus loin. Elle est devenue l'île du Mal de Ventre !

— Vous êtes sarde ?

— De Nuoro.

Une femme de service corpulente entra avec un chariot à roulettes. Elle installa un plateau repas sur une table coulissante au- dessus de mon lit.

— Il faut manger monsieur, conclut Enza, je vous apporterai des vêtements demain pour que vous puissiez sortir de la chambre. Je vais vous prendre en photo avant de vous laisser tranquille. C'est pour faciliter les recherches.

Je tentai de sourire devant l'objectif. Elle réalisa plusieurs clichés sous des angles différents et prit congé après s'être assurée de leur qualité.

La femme de service réveilla mon voisin qui n'avait toujours pas bronché jusque-là. Il fit une moue dégoûtée devant son plateau. Elle haussa le ton, lui planta une fourchette dans la main et il n'osa pas résister.